

## CHAPITRE II

Nature de cette science; qu'elle est *infuse* au sens propre du mot. — Conséquences qui ressortent d'un si singulier privilège. — Comment, en particulier, il n'avait pas de retentissement nécessaire dans l'homme extérieur.

I. — Le fait de la science initiale de la bienheureuse Vierge une fois établi, il nous reste à parler du *mode*. Quelle peut être la nature d'une connaissance si prodigieusement différente de celle qui convient à notre humaine faiblesse; et comment peut-il se rencontrer des pensées si hautes là où les sens eux-mêmes ne sont pas encore aptes à remplir leurs fonctions? Rappelons-le, c'est une loi de notre nature que l'intelligence n'entre pas en acte, tant que l'organisme n'est pas formé. Pour penser, réfléchir, juger, il faut au préalable un développement normal des facultés inférieures; et c'est parce que cette évolution n'est pas faite ou n'est pas achevée, que l'âme spirituelle est comme paralysée dans la première période de l'existence humaine, incapable d'exercer les opérations dont elle porte le principe en elle. Vérité tellement évidente que la fausse science s'en est servie pour confondre les deux ordres de connaissance, et tout ramener à l'organisme comme au principe commun du sentir et de la pensée.

Il faut bien l'avouer, ce n'est pas chose aisée que d'apporter une solution claire et nette à ce problème. Disons tout d'abord que ce qui paraît justement si difficile n'est pas chose absolument impossible. L'exemple de saint Jean; l'exemple encore plus frappant et plus certain de la sainte humanité du Sauveur sont une preuve que la puissance divine ne s'arrête pas devant la loi commune de notre connaissance. Dieu peut faire plus que nous ne pouvons expliquer ni comprendre. Il est vrai, la genèse normale de nos idées suppose les matériaux fournis par la perception sensible; c'est encore vrai, naturellement ni mon intelligence ne saurait penser, ni ma raison juger, sans le concours des représentations élaborées dans mon imagination. Supprimez toutes ces images ou faites qu'elles échappent totalement au contrôle de l'esprit, du même coup vous arrêtez le travail de l'intelligence, ou vous y jetez le désordre et la perturbation. L'expérience de tous les jours est là pour le démontrer avec évidence. Mais Dieu, l'auteur et le maître de la nature, peut agir et faire agir en dehors des règles ordinaires. Lui qui a pu former son Christ dans le sein virginal de Marie, sans le naturel concours de l'homme, pourra bien, s'il le veut, rendre féconde une intelligence humaine sans la coopération des images sensibles.

Adam, pour ne pas parler des esprits angéliques, sortit des mains créatrices, plein de science et de vérité; avec un trésor d'idées imprimées en lui par Dieu lui-même, indépendamment de tout exercice préparatoire des facultés organiques. Sa science était de fait science *infuse* et non pas science *acquise* (1). Il est vrai que, pour en

(1) De fait, ai-je dit, parce que Dieu lui-même l'avait imprimée dans

user, il lui fallait le concours de l'imagination : tout comme nous, il ne pensait pas sans représentations sensibles. Mais, pas plus que les nôtres, son âme, en quittant son corps mortel, ne perdit le trésor de connaissances dont elle était en possession ; séparée de tout organisme, elle pensa désormais indépendamment des images qui supposent le concours des forces corporelles, et sont comme le vêtement matériel de nos idées. Donc, la condition de notre connaître actuel, si naturelle qu'elle soit à l'esprit de l'homme, n'est pas de son essence. Par conséquent, Dieu, même dans l'état présent, peut en affranchir l'âme humaine et lui donner le privilège de penser à la manière des purs esprits.

Et c'est là ce qu'il a fait pour son Christ. Jésus vivant parmi les hommes avait, outre la science bienheureuse par laquelle il contemplait face à face la vérité infinie, ce que la théologie a nommé la science *infuse*, inférieure à l'intuition divine, mais supérieure à toute connaissance dépendante des forces organiques.

Tel fut, si je ne me trompe, le privilège dont il dota sa divine mère ; et voilà pourquoi, même dans les ténèbres du sein maternel, en dépit de l'impuissance à laquelle étaient encore vouées ses puissances organiques, elle pouvait connaître Dieu et les choses de Dieu, et répondre par un immense amour à l'amour de la divine bonté pour elle. Encore une fois, l'Église n'a rien défini sur ce sujet ; mais de toutes les hypothèses qu'on pourrait imaginer pour expliquer cet usage anticipé de la raison dans la bienheureuse Vierge, celle qui lui accorde la science infuse proprement

son intelligence en le créant. Non pas de *droit* : car pour user de sa science, il lui fallait le concours des organes, comme pour la science *acquise* : c'était ce qu'on appelle la science *infuse per accidens*.

dite, c'est-à-dire *une science imprimée par Dieu ui-même, une science indépendante et dans son origine et dans son exercice de toute coopération de l'organisme*, est la plus simple et la plus naturelle, pour ne pas dire la seule possible. Je sais bien que ce mode de connaître est en dehors des lois qui régissent notre nature, pendant l'état de sa mortalité. Mais, puisqu'il diffère essentiellement de la vision béatifique, et par conséquent qu'il ne fait pas sortir de la *condition de la voie*, rien ne s'oppose à ce que le Fils de Dieu en ait doté sa mère. Les Saints dans leurs plus sublimes extases ont parfois contemplé les perfections divines, en dehors de tout concours et dans le silence des facultés inférieures (1). Est-il étonnant que la Mère de Dieu ait reçu d'une manière permanente ce dont les serviteurs de Dieu, comme sainte Thérèse et d'autres, ont joui par une faveur passagère ?

II. — *Conséquences des conclusions précédentes.* — Une première conséquence, c'est que cette merveilleuse connaissance de Marie n'avait aucun retentissement au dehors. Toute la gloire de cette fille du Roi était à l'intérieur (2), cachée dans le sanctuaire le plus secret de son âme. Et la raison en est évidente, pour peu qu'on se rappelle comment la science infuse est indépendante du jeu des organes. Jésus-Christ Notre Seigneur, à la

(1) Une preuve entre autres qu'il y a, dans ces communications extraordinaires de l'âme avec son Dieu, un mode de connaître plus élevé, plus dégagé de tout élément sensible que le mode *connaturel* à notre état de mortalité, c'est l'impuissance où l'on est de rendre clairement ce qu'on a vu ou entendu dans ces ravissements. Que de fois sainte Thérèse parle de cette impossibilité ! Elle a beau multiplier les comparaisons, les images, il lui faut toujours avouer finalement que rien ne la satisfait. Saint Paul, ravi au ciel, n'a-t-il pas entendu des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de redire ? (II Cor., xii, 4).

(2) *Omnis gloria ejus filiae regis ab intus.* Psalm., XLIV, 24.

crèche, ne paraissait pas d'une autre condition que les enfants du même âge. Il ne parlait ni ne faisait acte extérieur d'intelligence. Plus tard, sa langue se délia suivant la loi commune ; en lui comme dans les autres, on put suivre pas à pas les progrès de la raison, plus rapides sans doute, mais semblables au développement des enfants ordinaires. C'est que chez lui les actions du dehors, j'entends celles de la vie commune, répondaient non pas à la science divinement infuse, mais à la connaissance *acquise*, je veux dire à cette connaissance qui suppose comme point de départ l'exercice normal des facultés sensibles et repose sur lui (1). Donc il serait déraisonnable de dire, comme on le fait parfois : Quel moyen de croire à tant de lumières au fond de l'âme, quand rien ne les révèle aux yeux de l'observateur ? Ce serait oublier la condition même de la connaissance qu'on veut par là révoquer en doute.

On l'oublierait encore, et c'est la seconde conséquence, si l'on parlait de distractions provenant des empêchements extérieurs, d'arrêts dans la pensée pour cause d'assoupissement, de troubles dans l'organisme ou de sommeil. Comment une science qui peut se passer de tout usage des sens serait-elle gênée dans son exercice, parce qu'ils ralentissent ou précipitent leur action ?

La vie des Saints et la théologie mystique nous offrent plus d'un phénomène capable de faire soupçonner ce privilège de Jésus et de sa très sainte Mère.

(1) Sans doute, la science infuse ne restait pas étrangère à la conduite extérieure du Sauveur ; mais il en proportionnait les manifestations au progrès de la science acquise ; et c'était dans l'ordre de la providence, car une sagesse sensiblement consommée dans un âge si tendre eût rendu suspecte la réalité de sa nature humaine.

On a vu des serviteurs de Dieu que rien ne pouvait distraire de sa présence : témoins saint Louis de Gonzague et saint Alphonse Rodriguez, obligés l'un et l'autre par l'obéissance de lutter contre Dieu, et vaincus dans cette lutte, en dépit des plus laborieux efforts. On en a vu d'autres que le sommeil lui-même ne pouvait dérober aux assauts du divin amour, et pouvant dire en vérité comme l'Épouse du Cantique : « Je dors, et mon cœur veille » (1). Tel fut, par exemple, le grand Apôtre des Indes, François Xavier, répétant de cœur et de bouche, au milieu de son sommeil, ses ardentés invocations à la Sainte Trinité ; tel encore le même Alphonse Rodriguez dont le repos était en quelque sorte une prière non interrompue (2). Je ne parle pas de ces petits enfants dont nos vieux auteurs ont gardé la mémoire, et qu'ils nous montrent chantant la gloire de Dieu, quand leur langue était encore impuissante à balbutier aucun mot.

Qu'on n'objecte pas non plus la fatigue où mènerait une application si continuelle aux choses de Dieu. Par lui-même l'exercice de l'intelligence n'entraîne aucune fatigue. S'il y a travail et lassitude, ce n'est pas dans l'esprit qu'ils ont leur siège, mais dans l'organisme ; et ce qui les cause, ce n'est ni la pensée ni la contemplation, si vives et si continues qu'elles soient, mais la coopération des facultés inférieures, condition naturelle de nos connaissances les plus élevées dans l'état présent de notre existence.

(1) Cant., v, 2.

(2) « Il lui arriva plusieurs fois pendant son sommeil de continuer l'oraison commencée pendant le jour ; une nuit, lorsqu'il dormait, et c'est lui-même qui le raconte, il se trouva tout embrasé de l'amour divin, et demeura une heure dans cet état, semblable au repos mystérieux de l'Épouse des Cantiques ». Vie du bienheureux Alphonse Rodriguez, L. I, p. 69 (éd. Douuiol).

Signalons une autre conséquence, en résolvant une difficulté qui se présente naturellement à l'esprit. Voici l'objection. Cette union de l'âme avec Dieu, cette absorption continuelle en Dieu, si elles furent vraiment ce que nous venons de dire, auraient dû paralyser toute vie extérieure, et rendre la Vierge incapable de s'occuper de choses étrangères à l'objet de ses contemplations. N'est-ce pas un fait d'expérience que là où l'intelligence est puissamment saisie par une pensée, le corps devient comme insensible à toute excitation du dehors? On ne voit ni n'entend pas plus que si l'on était aveugle ou sourd. Mille faits naturels en témoignent, et les phénomènes surnaturels de l'extase et du ravissement, racontés dans l'histoire des Saints, ne sauraient laisser aucun doute aux croyants.

Que répondrons-nous? La réponse se trouve dans la nature même de la science infuse. Cette science, avons-nous dit, était indépendante de l'organisme. Elle siégeait à ces hauteurs de l'âme où la sensibilité n'a pas d'accès. Par conséquent, de même qu'elle ne recevait aucune aide des puissances inférieures de l'être, elle n'apportait aucun obstacle à l'exercice de leur activité. En effet, si les phénomènes dont nous parlions tout à l'heure ont ce résultat d'immobiliser dans une mesure plus ou moins grande les forces de l'âme, c'est que la région dans laquelle ils se produisent se rattache de plus ou moins près au champ de la sensibilité. Mais à mesure que la connaissance surnaturelle s'élève plus haut dans l'intelligence, à mesure que les points de contact vont diminuant, l'influence mutuelle décroît et finit par s'annuler.

Peut-être ces considérations paraîtront-elles obs-

cures et peu décisives. Éclairons-les par des exemples indubitables. C'est d'abord celui du Verbe incarné. Il est absolument certain que Jésus-Christ, dans la partie supérieure de son âme, fut constamment illuminé des splendeurs de la vision divine. Si quelques théologiens, pour expliquer les douleurs de la Passion, ont cru devoir admettre une éclipse *momentanée* (1), le sentiment contraire a toujours prévalu. D'un autre côté, ce serait nier l'Évangile et renverser toute l'économie de notre foi, que de refuser au Dieu fait homme les fonctions de la vie sensible. Donc, l'expérience en est une garantie, il n'y a pas incompatibilité radicale entre le libre usage des sens et la contemplation la plus haute, c'est-à-dire la plus indépendante des forces inférieures.

Un autre exemple non moins démonstratif est celui des élus, après leur glorieuse résurrection. Grande, en effet, serait l'erreur de ceux qui se figureraient l'état de ces bienheureux *compréhenseurs* comme une extase immobile, où toutes les facultés du corps seraient suspendues. Non, le ciel sera pour l'homme extérieur, tout aussi bien que pour l'homme intérieur, la vie pure, libre, pleine; l'exercice sans labour, sans obstacle, sans fatigue, souverainement parfait et souverainement délectable de toute activité spirituelle et sensible.

(1) Je ne parle pas d'une autre opinion, exprimée de nos jours, suivant laquelle Jésus-Christ aurait été privé de la vue de Dieu, quand il fut tenté par le diable au désert, afin qu'il pût librement choisir l'obéissance à son Père de préférence au mal que lui suggérait le tentateur. Il y a là plus qu'une témérité de doctrine; et c'est ignorer à la fois que notre Sauveur était absolument impeccable, et que le principe de cette impeccabilité n'était pas seulement pour lui dans la vision béatifique, mais dans l'union personnelle de son humanité sainte avec le Verbe de Dieu.

A qui désirerait des exemples plus rapprochés de notre état présent, je rappellerais des faits consignés dans les œuvres des Mystiques. Ils démontrent que la perfection de la vie contemplative est loin d'aller de pair avec les ravissements et les transports extatiques. A mesure que les âmes privilégiées de Dieu se rapprochent de l'union bienheureuse qui sera leur gloire dans l'éternité, ce genre de phénomènes surnaturels devient plus rare, et la facilité pour vaquer aux occupations qui se rapportent au service de Dieu Notre Seigneur, plus grande et moins entravée. C'est ce qui nous apparaît dans la vie des Saints, et ce que sainte Thérèse, en particulier, constate plusieurs fois dans ses ouvrages.

« Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme est en cet état si hors d'elle-même qu'elle ne peut penser à quoi que ce soit. Je vous assure, au contraire, qu'elle est beaucoup plus appliquée que jamais à ce qui regarde le service de Dieu » (1). Elle dit encore, pour l'avoir éprouvé : « Les extases et ce vol d'esprit dont j'ai parlé ailleurs sont rares dans cette septième demeure » (2). Et d'où cela vient-il ? En grande partie, de la sublimité du mode de connaissance ; parce que Dieu « apparaît dans le centre de l'âme, non par une vision représentative, mais par une vision intellectuelle » (3).

Demandons à la Vierge elle-même un dernier exemple. Si jamais il y eut dans une âme humaine une contemplation parfaite, c'est bien dans celle de Marie, quand Jésus-Christ, sorti miraculeusement de son

(1) Sainte Thérèse, *le Château de l'âme*, 7<sup>e</sup> demeure.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

sein, apparaît pour la première fois devant ses yeux ravis. Et pourtant cette mère bénie, tout inondée de lumière, lampe brillante et brûlante de tous les feux du divin amour, reste libre pour les fonctions de Marthe. Voyez comme elle prend Jésus entre ses mains virginales, comme elle l'enveloppe de langes, le couche dans la crèche, et fait en un mot, pour lui, plus que toute autre mère pour son nouveau-né (1).

Dernières conséquences. Quand les Saints et les Docteurs parlent des progrès de Marie dans la sainteté, de l'accroissement continu de ses mérites, on serait tenté de soupçonner de l'exagération dans les choses merveilleuses qu'ils en disent. Mais comment ne pas les croire, disons plus encore, comment ne pas se persuader que ces exagérations apparentes sont encore au-dessous de la vérité, quand on a bien médité le mystère de cette contemplation toujours actuelle et toujours avivant le feu du saint amour ? C'est d'ailleurs ce que nous aurons l'occasion de méditer plus à loisir, en parlant de la sainteté finale de la Mère de Dieu. Enfin, cette théorie sur la science de la glorieuse Vierge est capable, plus que toute autre, d'expliquer l'heureuse impuissance où se trouvait Marie de commettre la moindre faute, comme nous le verrons aussi dans son lieu (2).

(1) Nicole a écrit dans ses *Pensées morales sur les mystères de Jésus-Christ*, § 2 : « On ne voit point dans la Sainte Vierge de ravissements ni d'extases. Ce sont des états où Dieu met certaines âmes qui ont encore quelque chose à assujettir et à dompter ; mais rien ne résistait dans la Sainte Vierge à l'impression de Dieu. Elle agit selon qu'il la remuer sans faire aucune avance plus loin ». *Continuat. des Reflex. morales*, t. XIII, p. 341 (Paris, 1741). Le *Magnificat* est la plus sublime des extases ; mais c'est une extase *spirituelle* qui ne paralysa pas les sens.

(2) Voir sur ce sujet le P. Ferdinand de Salazar, *Pro immac. Dei, paræ V. Conceptione Defensio*, c. 132, n. 42-44 ; de Rhodes, *de Incarn.* t. 8, q. 4, s. 6, § 3. Suar., *de Myster. vitæ Christi*, D. 19, S. 3, *Dico primo*.